Document généré le 12 oct. 2024 01:02

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

La « *shero* » en soi
I may destroy you de Michaela Coel

Fanie Demeule

Numéro 276, été 2021

Héroïnes

URI : https://id.erudit.org/iderudit/96723ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Demeule, F. (2021). Compte rendu de [La « *shero* » en soi / *I may destroy you* de Michaela Coel]. *Spirale*, (276), 22–25.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FANIE DEMEULE

LA « *SHERO* » EN SOI

I MAY DESTROY YOU

MICHAELA COEL

BBC ONE et HBO, 2020

À une journaliste qualifiant la série de *« rape and revenge »*, l'autrice et réalisatrice anglaise Michaela Coel répondait qu'il s'agissait d'autre chose. En effet, contrairement aux auspices possiblement fatidiques de son titre, *I May Destroy You* (2020) se distancie des canoniques histoires de vengeance sanguinaire pour proposer autre chose : d'abord, il y a beaucoup plus qu'un bourreau et une victime. C'est un récit intime de survivances multiples, d'amitié et de création vitales, entre le rire et le drame. Un récit de réappropriation du vécu de Coel à travers le processus de création littéraire, comportant ses parts de destruction et de reconstruction. Un récit d'une lucidité qui n'épargne personne, pas même son héroïne, pas même ses spectateurices. En effet, la destruction évoquée par le titre, dont le *« may »* induit une incertitude quant à la destruction potentielle, est à faire résonner au sens large. Alors qu'on pourrait s'attendre à ce que cette série se rallie au mouvement #metoo, il le déplace subrepticement, nous amenant à entendre un #youtoo. Une œuvre tout en demi-teintes et en nuances, s'amusant à détricoter le vieux binôme bien/mal avec une honnêteté déconcertante et un humour cinglant, sans compromis.

DÉTRUIRE, ÉCRIRE, RECONSTRUIRE

Lors d'une conférence prononcée au Edinburgh International Television Festival en 2018, Coel racontait avoir été violée lors de l'écriture de sa première série *Chewing Gum* (2015-2017). Cette agression est à l'origine du projet *I May Destroy You*, une série en 12 épisodes d'une trentaine de minutes, qui, à l'instar de *Chewing Gum*, se présente comme une œuvre de fiction dont la matière première est autobiographique. Dans une démarche qu'on peut rapprocher de celle de l'autofiction littéraire, Coel met en scène son *alter ego,* Arabella Essiedu (interprétée par Coel elle-même), une autrice mandatée par sa maison d'édition pour l'écriture de son deuxième roman, qu'elle peine à rédiger. La veille d'une remise, un soir de panne d'inspiration, elle décide de rejoindre sa meilleure amie Terry (Weruche Opia) dans un bar où son verre sera *spické*. *Black-out* total. Au cours des épisodes suivants, des souvenirs reviennent par bribes éparses, terribles, et avec eux viennent la panique, la terreur, l'hypervigilance, la colère.

Tandis qu'Arabella tente de panser ses plaies et de nouer une relation avec Zain (Karan Gill), elle est de nouveau dévastée lorsque son partenaire, au cours d'une relation sexuelle, retire le préservatif à son insu. Elle le dénoncera publiquement, ce qui lui vaudra l'admiration collective. Bien qu'elle voit sa réputation prendre de l'ampleur sur les réseaux sociaux, Arabella tente de lutter pour sa santé mentale et pour celle de son projet d'écriture, l'une et l'autre s'avérant interdépendants.

Au onzième et avant-dernier épisode, le tissu narratif se troue, le ton devient par moment plus poétique, voire onirique. On voit alors Arabella en train d'écrire sa propre histoire, celle à laquelle on assiste depuis le début de la série. L'acte créateur d'Arabella ainsi mis en abîme, il devient possible de l'interpréter comme un fil d'Ariane permettant la sortie de la mémoire traumatique par sa mise en récit.

À quelques endroits, une artificialité et une rigidité affleurent sur le plan scénaristique. Les événements se concluent parfois de manière plutôt expéditive ou ils présentent des coïncidences étrangement fortuites. Par exemple, le lendemain même de sa deuxième agression, tandis qu'elle se trouve encore chez son agresseur, Arabella écoute un *podcast* sur le viol et l'animatrice décrit exactement ce qu'elle vient de vivre. Cependant, la dimension autoréflexive de la série semble amortir le côté invraisemblable de ces situations puisqu'on assiste à l'écriture d'un récit, qui comporte *de facto* une part de maladresse. À mesure que l'œuvre se déploie, c'est comme si l'écriture de l'héroïne autodiégétique évoluait et que son regard sur les événements devenait plus équanime. Cette nouvelle perspective donne même à Arabella suffisamment de recul pour envisager les fins alternatives qu'elle offre à notre regard lors du dernier épisode. On peut ainsi choisir la conclusion qui nous semble la plus appropriée, selon ce que notre vécu, nos blessures et nos espoirs de spectateurice nécessitent. À cet égard, on peut interpréter la fin multiple comme un pouvoir créateur qu'Arabella/Michaela lègue aux spectateurices afin que celleux-ci puissent participer à l'élaboration du récit ; elle leur délègue donc une partie de l'autorité du texte. Ce faisant, elle les invite également à prendre conscience qu'il n'y a pas qu'une seule solution pour gérer le trauma, et que le choix de ce qui convient le mieux nous revient entièrement.

P– 23 MICHAELA COEL
I MAY DESTROY YOU
2020

Image fixe tirée de la série
© BBC/Various Artists Ltd/ FALKNA

« SHERO »

Après qu'elle ait dénoncé son deuxième agresseur sur les réseaux sociaux, Arabella se voit attribuer le titre de *« shero »* par ses abonné·e·s. Équivalent du terme français « héroïne », il s'agit d'un néologisme nécessaire en anglais, langue où on ne retrouve que le terme « héros », lequel oblitère les figures héroïques féminines. En insistant sur le genre, l'expression *shero* réhabilite en quelque sorte l'héroïsme au féminin au sein du vocabulaire et de l'imaginaire collectif. Mais l'attribution de ce titre n'implique-t-elle pas une dynamique problématique, en ce qu'elle « élit » certaines personnes « méritantes » ? Et que penser de l'autoproclamation, du fait de se (re)présenter en tant que *shero* ?

L'épisode au titre ironique *Social Media Is a Great Way to Connect* critique l'utilisation des réseaux sociaux dans une visée d'autopromotion. Alors que ses fans, de plus en plus nombreuses, la proclament héroïne en raison de son sang-froid et de son franc-parler, Arabella tourne mal, s'isole, devient suffisante et vindicative. Elle incarne la *bitch badass*, un archétype signalé par son costume d'Halloween de démone. Ses ami·e·s s'éloignent d'elle, ne la reconnaissant plus dans son *power trip*. De son propre aveu, en entrevue, Michaela Coel a été cette personne imbue d'elle-même lorsqu'elle a commencé à être célèbre, avant d'adopter une posture plus humble – comme sa protagoniste. *I May Destroy You* semble dissocier l'héroïsme de la performance de soi : Arabella fait preuve d'héroïsme quand elle choisit sciemment de se distancier de la place publique afin de prendre soin d'elle et de ses proches, avec une honnêteté qui l'éloigne des prestations de *badasserie* que lui réclament les foules. Son héroïsme réside dans sa capacité à inspirer les autres à s'aimer et à se respecter, à demeurer en véritable connexion avec autrui plutôt qu'en se positionnant au-dessus de lui et en s'érigeant en idole. L'œuvre met ainsi en parallèle deux leviers, ceux de la création et de l'amitié qui, lorsqu'abordés avec sincérité, peuvent contribuer à dissiper les souffrances. Et ces deux leviers, semble dire Coel, exigent de nous un état de vulnérabilité qu'on ne peut atteindre qu'en mettant notre ego de côté.

Le dernier épisode, *Ego Death*, laisse entrevoir qu'Arabella a été capable de retirer le masque de l'ego qui la préservait de son refoulé et qui, paradoxalement, la mettait en péril. L'ultime scène capte cet instant où la protagoniste semble enfin accepter sa part d'ombre. Seule sur la plage, elle expire et sourit à la caméra, laissant entrevoir ses crocs de démone. Cette femme démoniaque et libre, c'est aussi la part d'ombre personnelle que Coel a osé nous montrer à travers sa création et qui nous invite à honorer la nôtre. En effet, si le *sheroism* d'Arabella est patent dans sa manière de survivre et de créer, il ne faut pas perdre de vue le *sheroism* dont a fait preuve Coel dans son travail sur le trauma. Elle puise dans son vécu et ose montrer ses vulnérabilités afin de traiter de la question du consentement, notamment en représentant différentes formes d'agressions sexuelles sous-représentées (retrait non consenti du préservatif, *dry humping*) et en témoignant des failles du système judiciaire. En soi, la série *I May Destroy You* peut être vue comme un projet héroïque puisqu'il énonce bien haut ce qui est trop souvent tu, ou pire encore, ce qui est entendu d'une oreille dubitative, ce qui est invalidé. Un projet porté avec ferveur par une Atlas à la fois autrice, réalisatrice, actrice et productrice qui aura rédigé plus d'une centaine

de versions de son scénario avant de parvenir, au bout de son acharnement, à celle, grande et ouverte, qu'elle nous a offerte.

Entre le réel et ses fictions, la frontière est mince et incertaine, à l'image de ce plafond-miroir qui projette un reflet inversé, à peine déformé, de la protagoniste s'apprêtant à lire ses propres mots lors de son lancement ; la mise en danger de soi est d'autant plus grande. Le courage et l'énergie (l'autrice affirme avoir écrit plus d'une centaine de versions) investis par Coel pour produire son œuvre sont considérables. Elle appelle les nôtres. Janelle Monáe, artiste et amie de Coel, écrit : *« [W]atching Michaela be vulnerable on-screen as she walks in her truth gives me and so many the bravery to walk in ours. »* (*Variety*, 2020)

POUVOIR EN SOI

Comme Janelle Monáe le sous-entend, un personnage ou une œuvre peuvent distiller un pouvoir intérieur chez les regardeur·euse·s. En l'occurrence, un personnage détient une forme de responsabilité sociale et s'inscrit dans des schèmes de pouvoir. Suivant la dynamique dans laquelle il s'installe, le pouvoir peut prendre plusieurs formes. Le *power over* est ce pouvoir écrasant et autoritaire qui dicte ; le *power with* est collaboratif et se présente lorsqu'on aide autrui ; le *power to* est un pouvoir d'action sur un plan plus individuel. Le *power within* (pouvoir intérieur), quant à lui, est cette capacité à inspirer les autres à développer leur propre pouvoir. Ce type de pouvoir peut être comparé au processus de l'« empuissancement » (*empowerment*), en cela que les deux visent à autonomiser les sujets en les invitant à développer leur confiance en leurs capacités personnelles. C'est ainsi qu'on peut envisager le geste créatif de Coel : sans jamais indiquer la voie à suivre, elle nous tend une invitation à retrouver notre pouvoir sur nous-mêmes. Ce qui est remarquable avec cette série, on le comprend au fil des entrevues accordées par Coel, c'est que l'invitation à l'agentivité et à la responsabilisation qui se dégage de son œuvre n'était pas une fin en soi pour l'autrice : plutôt, son geste créateur était dirigé vers soi. En s'attribuant un pouvoir à elle-même, en s'écrivant, en se « réparant », elle appelle et inspire les autres à faire de même : elle devient cas de figure, source d'inspiration et de courage. *Elle* peut, donc *nous* pouvons.

Ce faisant, elle invite d'abord les spectateurices à reconnaître les violences subies et les cicatrices : son *« you too, you have been raped »* en est un tendre. Ce que semble indiquer Coel, et c'est peut-être son seul commentaire plus didactique, est qu'il n'y a pas de reconstruction possible tant et aussi longtemps qu'on n'admet pas avoir été détruite. Et que pour arriver à nous avouer cela, nous avons besoin d'amour envers nous-mêmes. bell hooks a écrit que l'amour de soi chez les femmes est un élément essentiel à leur émancipation sur les plans individuel et collectif : *« As women truly love ourselves [...] we see how easy it is to save ourselves—to choose our own salvation. »* Pour choisir notre propre salut, il faut d'abord être en mesure de considérer avoir droit à notre propre compassion. Cette émotion est révolutionnaire, car en transformant la haine en acceptation et en affection, elle peut mettre un terme aux luttes, y compris celles menées contre nous-mêmes. Or, on la sert plus volontiers aux autres qu'à soi. Il n'est pas étonnant que les femmes, en particulier, manquent de compassion envers elles-mêmes. En plus des structures sociales qui conduisent les femmes à cette intransigeance envers soi, les productions écraniques n'ont de cesse de dépeindre des protagonistes en quête de perfection, des « héroïnes » irréprochables et intolérantes au moindre faux pas. C'est une lacune de compassion que vient pallier Coel, en montrant l'autoréconciliation d'Arabella, une protagoniste qui n'a rien d'héroïque et qui pourtant devient héroïque de par son existence même à l'écran. Entière, meurtrie, enragée, apeurée, faillible, vraie, Arabella incarne une protagoniste avec des qualités qui sont souvent peu montrées chez un personnage féminin. Par-dessus tout, elle devient héroïque parce qu'elle trouve elle-même les moyens de s'aimer, sans y avoir été éduquée.

Depuis les vagues de dénonciations, les questions de la réparation et de la guérison reviennent fréquemment, et trouvent peu souvent réponse. Il n'est pas fortuit que les séries télévisées qui abordent la notion de consentement et les expériences d'agressions depuis le point de vue des victimes se font de plus en plus nombreuses : on peut entre autres penser à *Jessica Jones* (2015-2019) et à *Unbelievable* (2019). La multiplication de ces séries contribue à la sensibilisation en ce qu'elles permettent de mettre en circulation les réflexions et les discours sur le sujet. À cet effet, *I May Destroy You* n'apporte pas de piste de solution, mais offre certainement une occasion de conscientisation au sujet des différentes formes de violence sexuelle et de bris de consentement. Avec beaucoup de retenue et de nuances, Coel entrevoit aussi la possibilité de se réapproprier son histoire personnelle, et par le fait même la perspective de pouvoir vivre au lieu de survivre, malgré et avec le trauma, de créer sur nos ruines et, ce faisant, de nous aimer de la façon la plus héroïque qui soit.